

tinent voisin. Des maladies de tous les genres y arrêterent trois mois entiers les Espagnols. Durant ce séjour forcé, ils reçurent du Mexique deux détachemens qui, dans leur ensemble, ne s'élevaient pas au-dessus de soixante hommes, mais qui étaient conduits par Sébastien Benalcazar, et par Fernand Soto, l'un et l'autre connus par leurs exploits. Cette augmentation de moyens les mit en état de construire à l'embouchure de la Piura la ville de Saint-Michel, qui devait leur servir de retraite, si, contre leur espérance, ils y étaient jamais réduits, et son port recevoir dans tous les temps les secours qui leur viendraient.

De ce premier établissement, où fut laissée une garnison suffisante pour le mettre à l'abri de toute insulte, Pizarre prit la route de Caxamalca, qui en était éloigné de douze journées. Quoique seulement suivi par cent deux fantassins, par soixante-deux cavaliers, on lui vit franchir un désert affreux, de hautes montagnes, des défilés presque inaccessibles, sans avoir éprouvé d'autres obstacles que ceux qu'une nature ingrate lui opposait. Il faut dire les raisons d'un événement si peu vraisemblable.

v.  
Comment  
Pizarre, chef  
de l'expédition,  
se rend  
maître de  
l'empire.

L'empire du Pérou, qui, comme la plupart des autres dominations, n'avait dans l'origine que peu d'étendue, s'était successivement agrandi. Il avait en particulier reçu un accroissement considérable du douzième empereur Huayna-Capac,

qui s'était emparé par la force du vaste pays de Quito, et qui, pour légitimer, autant qu'il était possible, son usurpation, avait épousé l'unique héritière du roi détrôné. De cette union, que les lois et les préjugés réprouvaient également, était sorti Atahualpa, qui, après la mort de son père, prétendit à l'héritage de sa mère. Cette succession lui fut contestée par son frère aîné Huascar, qui était d'un autre lit, et dont la naissance n'avait point de tache. De si grands intérêts mirent les armes à la main des deux concurrents. L'un avait pour lui la faveur des peuples et l'usage immémorial de l'indivisibilité de l'empire; mais l'autre s'était assuré d'avance des meilleures troupes. Celui qui avait pour lui les armées fut vainqueur, jeta son rival dans les fers, et, plus puissant qu'il ne l'avait espéré, se trouva le maître de toutes les provinces.

Ces troubles, qui pour la première fois venaient d'agiter le Pérou, n'étaient pas entièrement calmés lorsque les Espagnols s'y montrèrent. Dans la confusion où était encore tout l'état, on ne songea pas à troubler leur marche; et ils arrivèrent paisiblement à Caxamalca. Atahualpa, que des circonstances particulières avaient conduit au voisinage de cette maison impériale, leur envoya sur-le-champ des fruits, des grains, des émeraudes, plusieurs vases d'argent ou d'or. Cependant il ne dissimula pas à leur interprète qu'il désirait de les voir sortir de son territoire, et il

annonça qu'il irait concerter le lendemain avec leur chef les mesures de cette retraite.

Se préparer au combat sans laisser apercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir le prince. Il mit sa cavalerie dans les jardins du palais, où elle ne pouvait être aperçue; l'infanterie était dans la cour, et son artillerie fut tournée vers la porte par où l'empereur devait entrer.

Atahualpa vint avec confiance au rendez-vous. Douze à quinze mille hommes l'accompagnaient. Il était porté sur un trône d'or, et ce métal brillait dans les armes de ses troupes. Il se tourna vers les principaux officiers, et il leur dit : *Ces étrangers sont les envoyés des dieux, gardez-vous de les offenser.*

On était assez près du palais occupé par Pizarre, lorsqu'un dominicain, nommé Vincent Valverde, le crucifix d'une main, son bréviaire dans l'autre, pénétra jusqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, et lui fait un long discours dans lequel il lui expose la religion chrétienne, le presse d'embrasser ce culte, et lui propose de se soumettre au roi d'Espagne, à qui le pape avait donné le Pérou.

L'empereur, qui l'avait écouté avec beaucoup de patience, lui répondit : Je veux bien être l'ami du roi d'Espagne, mais non son tributaire; il faut que le pape soit d'une extravagance extrême, pour donner si libéralement ce qui n'est pas à lui.

Je ne quitte pas ma religion pour une autre; et si les chrétiens adorent un dieu mort sur une croix, j'adore le soleil qui ne meurt jamais. Il demande ensuite à Vincent où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu et de la création. *Dans ce livre*, répond le moine, en présentant son bréviaire à l'empereur. Atahualpa prend le livre, le regarde de tous les côtés, se met à rire, et jetant le bréviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent se tourne alors vers les Espagnols, en leur criant de toutes ses forces : *Vengeance! mes amis, vengeance! Chrétiens, voyez-vous comme il méprise l'Évangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

Les Espagnols, qui vraisemblablement avaient peine à retenir cette fureur, cette soif de sang que leur inspirait la vue de l'or et des infidèles, obéirent au dominicain. Qu'on juge de l'impression que durent faire sur les Péruviens la vue des chevaux qui les écrasaient, le bruit et l'effet du canon et de la mousqueterie qui les terrassaient comme la foudre. Ces malheureux prirent la fuite avec tant de précipitation, qu'ils tombaient les uns sur les autres. On en fit un carnage affreux. Pizarre lui-même s'avança vers l'empereur, fit tuer par son infanterie tout ce qui entourait le trône, fit le monarque prisonnier, et poursuivit le reste de la journée ce qui avait échappé au glaive de ses soldats. Une foule de princes, les ministres, la fleur de la noblesse, tout ce qui

composait la cour d'Atahualpa fut égorgé. On ne fit point grâce à la foule de femmes, de vieillards, d'enfans, qui étaient venus des environs pour voir leur maître. Tant que ce carnage dura, Vincent ne cessa d'animer les assassins fatigués de tuer, les exhortant à se servir, non du tranchant, mais de la pointe de leurs épées, pour faire des blessures plus profondes. Au retour de cette infâme boucherie, les Espagnols passèrent la nuit à s'enivrer, à danser, à se livrer à tous les excès de la débauche.

Quoique étroitement gardé, l'empereur ne tarda pas à démêler la passion extrême de ses ennemis pour l'or. Cette découverte le détermina à leur en offrir pour sa rançon autant que sa prison, longue de vingt-deux pieds et large de seize, en pourrait contenir, jusqu'à la plus grande hauteur où le bras d'un homme pourrait atteindre. Sa proposition fut acceptée. Mais, tandis que ceux de ses ministres qui avaient le plus sa confiance étaient occupés à rassembler ce qu'il fallait pour remplir ses engagemens, il apprit que Huascar avait promis trois fois plus à quelques Espagnols qui avaient eu occasion de l'entretenir, s'ils consentaient à le rétablir sur le trône de ses pères. Ce commencement de négociation l'effraya; et dans ses craintes il se décida à faire étrangler un rival qui lui paraissait dangereux.

Pour dissiper les soupçons que cette action devait donner à ses géoliers, Atahualpa pressa avec

une vivacité nouvelle le recouvrement des métaux stipulés pour sa liberté. Il en arrivait de tous les côtés autant que l'éloignement des lieux, que la confusion des choses pouvaient le permettre. Dans peu, rien n'y aurait manqué; mais ces amas d'or, sans cesse exposés aux regards avides des conquérans, irritaient tellement leur cupidité, qu'il fut impossible d'en différer plus long-temps la distribution. On délivra aux agens du fisc le quint que le gouvernement s'était réservé. Cent mille piastres ou 540,000 livres furent mises à part pour le corps de troupes qu'Almagro venait de mener, et qui était encore sur les côtes. Chaque cavalier de Pizarre reçut 43,200 livres, chaque fantassin 21,600 livres; et le général, les officiers eurent une somme proportionnée à leurs grades dans la milice.

Ces fortunes, les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, n'adoucirent pas la barbarie des Espagnols. Atahualpa avait donné son or, on s'était servi de son nom pour subjuguier l'esprit des peuples; il était temps qu'il finît son rôle. Vincent disait que c'était un prince endurci qu'il fallait traiter comme Pharaon. L'interprète Philipillo, qui avait un commerce criminel avec une de ses femmes, aurait pu être troublé dans ses plaisirs. Almagro craignait que, tant qu'on le laisserait vivre, l'armée de son associé ne voulût s'approprier tout le butin comme partie de sa rançon. Pizarre avait été méprisé par

lui, parce que, moins instruit que le dernier des soldats, il ne savait pas lire. Ces causes, peut-être encore plus que des raisons politiques, firent décider la mort de l'empereur. On osa lui faire son procès dans les formes.

Il fut accusé d'avoir, quoique né dans des liens illégitimes, usurpé l'empire. Il fut accusé d'avoir versé des torrens de sang pour arriver au trône. Il fut accusé d'avoir fait assassiner le maître que le sort lui avait donné. Il fut accusé d'avoir eu d'innombrables concubines. Il fut accusé d'idolâtrie, et d'avoir souffert ou ordonné des sacrifices humains à des dieux imaginaires. Il fut accusé d'avoir levé des impôts et disposé du trésor public depuis qu'il était dans les fers. Il fut accusé d'avoir voulu du fond de sa prison armer les peuples contre ses vainqueurs. Sur ces absurdes dépositions, un tribunal composé d'Espagnols et présidé par Pizarre condamna d'une voix unanime à une mort infâme et cruelle le souverain absolu d'un des plus vastes états du globe. Inutilement quelques Castillans auxquels il restait une sorte de pudeur s'élevèrent contre un jugement qui leur paraissait devoir imprimer sur leur nation un opprobre ineffaçable. Leur voix fut étouffée par celle du plus grand nombre de leurs compagnons, qui trouvaient juste tout ce qu'ils croyaient devoir leur être utile. La sentence fut donc exécutée, mais avec quelque modification. Atahualpa, qui devait être brûlé vif, ne fut qu'étranglé, parce

que, pour échapper à une partie des tourmens qui lui étaient destinés, il consentit à recevoir le baptême.

Pizarre s'était persuadé que cet assassinat juridique lui donnerait le Pérou, sans même qu'il fût obligé de tirer l'épée. Une nation naturellement douce; depuis long-temps accoutumée à la plus aveugle soumission; constamment fidèle aux maîtres qu'il avait plu au hasard de lui donner; étonnée du terrible spectacle qui venait de frapper ses regards; convaincue que les étrangers vomis sur ses rivages étaient des êtres d'une nature supérieure, ou des esprits infernaux envoyés par le ciel irrité pour punir quelques grands crimes, cette nation paraissait au général espagnol devoir subir un nouveau joug sans trop murmurer. Il n'en fut pas tout-à-fait ainsi.

A la vérité l'espace qui s'étend depuis la mer jusqu'à Caxamalca ne se permit aucun mouvement qui pût causer de l'inquiétude à ses oppresseurs. Mais, sans être du sang royal, plusieurs commandans de province aspirèrent au pouvoir suprême, et entraînérent les peuples dans leur défection. On envoya contre eux plusieurs capitaines qui les réduisirent plus ou moins facilement.

Celle de ces expéditions qui, par son importance, exigeait de plus grands moyens, fut confiée à Gabriel de Rojas. Il était chargé de dissiper ou de détruire une armée récemment for-

mée par Quinquiz pour couvrir l'important territoire de Pachacamac, et pour préserver de toute profanation, de tout pillage un des plus augustes et des plus riches temples de l'empire, très-anciennement élevé dans la contrée. Cet officier trouva plus de résistance qu'on ne l'avait craint. Les Péruviens ne lui abandonnèrent jamais le champ de bataille sans s'être vaillamment défendus. Dans le dernier combat même, ils lui tuèrent dix-sept Européens, lui en blessèrent un beaucoup plus grand nombre, et lui firent sept prisonniers. Il était douteux à qui le théâtre de la guerre resterait, lorsque des négociations artificieusement conduites l'assurèrent aux Espagnols.

A cette époque s'ouvrait une grande scène à Quito. Celui de ses généraux auquel Atahualpa en avait confié le gouvernement n'eut pas été plus tôt instruit de la déplorable destinée de son maître, qu'il en égorga la postérité et s'empara du trône. Aussitôt Bernalcazar partit de Saint-Michel, où il commandait, pour aller chasser l'usurpateur. Son courage ne s'effraya point des obstacles multipliés qu'il devait trouver dans l'espace immense qu'il avait à parcourir, et sa constance les lui fit tous surmonter. Après avoir souffert plus de maux qu'on ne saurait dire, après avoir livré ou soutenu un grand nombre de combats, quelques-uns long-temps disputés, il entra victorieux à Quito, où il ne trouva ni or ni habitans. Yuruminavi avait fait massacrer tous ceux

des Indiens qui avaient refusé de le suivre dans sa retraite, et transporté dans des montagnes inaccessibles les trésors pour lesquels il connaissait la passion de ses vainqueurs. C'était la plus terrible vengeance qu'il pût tirer d'eux. L'honneur d'avoir ajouté une grande capitale et un grand royaume au domaine de leur souverain ne les consola que peu de la ruine entière de leurs espérances personnelles.

Tandis que ses lieutenans s'occupaient du soin de subjuguier en détail les provinces, Pizarre songeait à se rendre maître de l'état entier d'un seul coup. Instruit que les peuples de Cuzco avaient proclamé inca Manco-Capac, frère de Guascar, il crut devoir conférer la même dignité à Tupac-papa, un des enfans d'Atahualpa. Ce fantôme de roi qui restait dans ses mains ne pouvait jamais lui causer aucun ombrage, et dans mille circonstances pouvait lui être plus ou moins utile. Après cet arrangement, le général espagnol se crut assez en force pour avancer dans le centre du pays, pour prendre la route de la ville impériale, et il chargea soixante cavaliers de lui en ouvrir le chemin. Soto, qui les commandait, repoussa toutes les armées qu'on lui opposa; mais, se croyant dans l'impossibilité de forcer un défilé étroit fortifié avec beaucoup d'art, il pensa avoir besoin du nom de Tupacpapa. Le jeune prince étant mort avant de l'avoir joint, et n'ayant pas été remplacé, l'habile officier se vit réduit à ses seuls moyens.

Ils furent employés avec tant de succès, que quelques jours après, Pizarre, à la tête de cinq cents Espagnols, put faire son entrée triomphante à Cuzco.

Fidèles à leur plus ardente passion, les conquérans cherchèrent d'abord des richesses. Les Péruviens les avaient cachées dans les temples et dans les tombeaux, bien convaincus que les sanctuaires des dieux, que le séjour des morts ne seraient pas violés. Leur sécurité ne dura que peu. Les saints asiles où ils avaient placé leur confiance ne furent pas plus respectés que les maisons des citoyens. On trouva, dit Goméra, plus d'or et plus d'argent que n'en avait fourni la rançon d'Atahualpa. Cependant la part de chaque soldat ne fut pas aussi forte qu'à la première distribution, parce que leur nombre était beaucoup plus considérable. De là naquit un mécontentement universel. Dans la vue d'étouffer ces clameurs, les malheureux Indiens furent mis à la torture pour les engager à découvrir de nouveaux trésors; cette barbarie, que mille autres avaient précédée, n'ajouta rien à ce que déjà l'on possédait.

Des soins politiques occupèrent ensuite les usurpateurs. La plupart des habitans de la capitale et des contrées limitrophes s'étaient réfugiés dans des lieux inaccessibles. Il fallait les déterminer à rentrer dans leurs foyers, ou consentir à ne régner que sur des déserts et s'exposer à mourir de faim. Le succès parut impossible, à moins qu'on

ne gagnât leur souverain; qu'ils avaient suivi; et toutes les intrigues furent dirigées vers ce but important. L'inca, malgré l'opposition de ses conseils, céda aux instances de ses ennemis, et son retour entraîna celui du plus grand nombre de ses sujets. Pour augmenter sa sécurité, les Espagnols accoururent au-devant de lui. Leur chef le reçut avec un respect qui tenait de la soumission. Un diadème brillant orna sa tête. Il occupa le palais que ses ancêtres avaient successivement embelli. Un traité solennel lui adjugea, avec quelque modification, tous les droits de la puissance impériale.

Pizarre, jugeant la tranquillité publique solidement établie, chargea ses frères de la maintenir à Cuzco, ainsi que dans les provinces voisines, et leur laissa une centaine de soldats, force qui lui parut suffisante pour empêcher que la paix ne fût troublée. Dans la multitude des aventuriers de sa nation que la soif de l'or avait attirés sous ses drapeaux, il choisit les plus intelligens ou les plus actifs pour aller former des établissemens dans des contrées où les armes de la Castille ne s'étaient pas encore montrées. Lui-même, trouvant que la capitale des incas, située dans les montagnes et à plus de quatre cent milles de la mer, n'était pas le lieu d'où devaient partir les lois qui devaient régir le puissant état qu'il se proposait de former, se porta avec ce qui lui restait de troupes dans une délicieuse et fertile vallée arro-

sée par la Rimac, et éloignée de deux lieues seulement de Callao, la meilleure rade de l'Océan pacifique. Là s'éleva très-rapidement la ville des rois ou Lima, qui ne tarda pas à fixer l'attention des deux hémisphères.

Manco-Capac voyait avec satisfaction les Espagnols se disperser sur un espace immense. Dans l'espoir de profiter de cette imprudence, il chargea ceux de ses sujets qui lui étaient le plus affectionnés et qui avaient le plus d'ascendant sur l'esprit des peuples, de rassembler secrètement le plus de troupes qu'il leur serait possible. Son projet était de se mettre à leur tête; mais il était gardé à vue dans Cuzco par ses oppresseurs, qui ne se fiaient pas à ses promesses, parce qu'eux-mêmes avaient manqué à tous les engagements pris avec lui. L'embarras était de rompre ses fers. Il réussit à tromper la vigilance de ses geôliers, et ne tarda pas à compter deux cent mille hommes sous ses drapeaux.

Plusieurs divisions de cette grande armée furent envoyées contre les Espagnols répartis en divers cantons, et en surprirent, en massacrèrent six à sept cents. On destina des forces plus considérables pour intercepter à Lima toutes ses communications. Quatre ou cinq partis envoyés successivement par Pizarre pour observer ce qui se passait loin de lui, donnèrent dans les pièges qui leur étaient tendus, et il n'en échappa pas un seul soldat qui pût instruire le général de ce qu'il lui

était si important d'apprendre. Lima porta la majeure partie de ses troupes sous les murs de Cuzco. Les combats, devenus fréquens au voisinage de la place, se décidaient communément au désavantage des Indiens. Une fois cependant ils s'emparèrent de la moitié de la ville, mais pour en être chassés huit jours après. Cette espèce de blocus ou de siège durait depuis huit ou neuf mois, lorsqu'au retour d'une expédition qu'il venait de tenter dans le Chili, Almagro dirigea sa marche sur Cuzco.

Manco-Capac se porta au-devant de ce nouvel ennemi, et lui livra bataille. Cette audace n'eut pas le succès qu'il s'en était promis. L'armée péruvienne fut battue, et si complètement battue, qu'il se vit réduit à exhorter ceux de ses sujets qui avaient échappé au glaive du vainqueur à se disperser et à pourvoir à leur sûreté. Ses conseils trouvèrent une docilité si entière, que quelques jours après l'action on ne voyait pas vingt de ces faibles combattans ensemble. Lui-même il se détermina à aller cacher ses infortunes dans un désert. A cette époque fut totalement étouffé le peu d'espérance qu'avaient pu conserver les Indiens de recouvrer leur indépendance. Ceux d'entre eux qui étaient le plus attachés à leur liberté, à leur gouvernement, à leur religion, se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles. La plupart se soumirent aux lois du conquérant.

Une révolution si étrange a été un sujet d'éton-

nement pour toutes les nations. Le Pérou est un pays très-difficile, où il faut continuellement gravir des montagnes, marcher sans cesse dans des gorges et des défilés. On y est réduit à passer, à repasser perpétuellement des torrens ou des rivières dont les bords sont toujours escarpés. Quatre ou cinq mille hommes, avec un peu de courage et d'intelligence, y feraient périr les armées les plus aguerries. Comment donc arriva-t-il qu'un grand peuple n'osa pas même disputer un terrain dont la nature devait lui être si connue à une poignée de brigands que les écumes de l'Océan venaient de vomir sur ses rivages ?

C'est par la même raison que le voleur intrépide, le pistolet à la main, dépouille impunément une troupe d'hommes, ou qui reposent tranquillement dans leurs foyers, ou qui, renfermés dans une voiture publique, continuent leur voyage sans méfiance. Quoiqu'il soit seul, et qu'il n'ait qu'un ou deux coups à tirer, il en impose à tous, parce que personne ne veut se sacrifier pour les autres. La défense suppose un concert de volontés qui se forme avec d'autant plus de lenteur que le péril est moins attendu, que la sécurité était plus entière, et qu'elle avait duré plus long-temps. Or, c'était le cas des Péruviens. Ils vivaient sans inquiétude et sans trouble depuis plusieurs siècles. Ajoutez à ces considérations que la peur est fille de l'ignorance et de l'étonnement ; que la multitude sans ordre ne peut rien contre le petit

nombre discipliné, et que le courage sans armes ne résiste point à la foudre. Ainsi le Pérou devait être subjugué, quand même les dissensions domestiques qui le bouleversaient n'auraient pas préparé ses fers.

Cet empire qui, selon les historiens espagnols, florissait depuis quatre siècles, avait été fondé par Manco-Capac et par sa femme Mama Oello, qui furent appelés incas ou seigneurs du Pérou. On a soupçonné que ces personnages pouvaient être les descendans de quelques navigateurs d'Europe ou des Canaries, jetés par la tempête sur les côtes du Brésil.

Pour donner une base à cette conjecture, l'on a dit que les Péruviens divisaient comme nous les années en trois cent soixante jours, et qu'ils avaient quelques notions astronomiques, telles que les points de l'horizon où le soleil se couche dans les solstices et les équinoxes, bornes que les Espagnols détruisirent comme des monumens de la superstition indienne. L'on a dit que la race des incas était plus blanche que les naturels du pays, et que plusieurs individus de la famille du souverain avaient de la barbe : or, on sait qu'il y a des traits, ou difformes ou réguliers, qui se conservent dans quelques races, quoique ces traits ne passent pas constamment de génération en génération. L'on a dit enfin que c'était une tradition généralement répandue dans le Pérou et transmise d'âge en âge, qu'un jour il viendrait par mer

VI.  
Origine, religion, gouvernement, mœurs et arts du Pérou à l'arrivée des Espagnols.